104

LEÇONS
DE LECTURE.

CA DEL R. PALAZZO
NAPOLI
56
2
13

6566

LEÇONS
DE LECTURE.

18620
1 vol

LEÇONS
DE LECTURE,

TIRÉES de l'Histoire naturelle, de celle des Arts et Métiers, et de l'Ancien et Nouveau Testament.

PRIX. { Broché, 60 centimes.
Relié, 1 franc.

A MARSEILLE,

Chez Mme CAILLE et Comp., Imprimeurs, rue Coutellerie, île 186, nº. 19.

1806.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"

LEÇONS DE LECTURE.

HISTOIRE NATURELLE.

PREMIÈRE LEÇON.

Autruche.

L'Autruche est un très-grand oiseau, dont les plus belles plumes servent à parer les chapeaux des

dames. On le trouve dans les déserts de l'Afrique, qui sont des pays extrêmement chauds, et couverts de sable.

L'Autruche ne vole pas, mais elle court si vîte, si vîte, qu'un bon cavalier ne peut la joindre dans sa course. Tout en fuyant elle sait se défendre; elle ramasse des pierres, et les lance avec tant de roideur, qu'elle pourrait tuer un homme. Quand elle est bien lasse, et qu'elle voit que les chasseurs vont la prendre, elle s'arrête et se contente de cacher sa tête.

Cet oiseau pond douze à quinze œufs gros comme la tête d'un enfant; il a soin de les cacher dans le sable, dont la chaleur leur est fa-

vorable. Ces œufs sont fort bons à manger ; la coquille en est aussi utile ; elle est si épaisse, qu'on s'en sert comme d'un vase de porcelaine.

2.me LEÇON.

Baleine.

La Baleine est le plus gros de tous les poissons de la mer et de tous les autres animaux ; c'est comme une maison ; elle a jusqu'à cent pieds de long. Sa bouche est si grande, si grande, que trois à quatre hommes pourraient y entrer comme une bouchée. C'est avec ses dents qu'on fait une espèce de baguettes ployantes, qu'on appelle

baleines. On dit que ce poisson est si fort, qu'il peut renverser un petit vaisseau d'un coup de queue. Sa peau est noire et fort dure.

La Baleine ne fait qu'un petit à la fois ; mais ce petit a jusqu'à trente pieds de longueur.

Vous avez vu des poissons, et vous savez bien qu'ils n'ont point de lait à donner à leurs petits ? eh bien, la Baleine, contre l'ordinaire des poissons, a du lait comme une vache, et son petit Baleinon la tette comme un veau.

On a bien du mal pour pêcher un si grand poisson; on ne le peut sans être beaucoup de monde. Lorsqu'on apperçoit la Baleine, on lui jette un crochet de fer attaché à un

cable ; ce crochet lui entre dans la peau ; elle veut s'enfuir, on lâche le cable, et lorsqu'elle est morte, on la retire par le moyen de la corde et du crochet.

On ne la pêche volontiers que pour avoir sa graisse, qui est en grande quantité, et que l'on met fondre dans des chaudières. Cette graisse, que l'on nomme huile de Baleine, sert à brûler, à adoucir le cuir, et à nombre d'autres choses.

3.me LEÇON.

Chameau.

Oh ! qu'il est drôle, cet animal, avec ses deux bosses sur le dos !

C'est un Chameau. Dans le pays où il naît, il sert à porter des fardeaux, comme le cheval chez nous.

C'est un animal qui n'est pas du tout méchant. Il est très-fort ; et lorsqu'il est bien chargé, il marche plus facilement, si l'on chante à côté de lui : il aime la gaîté.

Voyez comme Dieu a bien disposé tout ce qu'il a créé : le Chameau naît dans des pays tout couverts de sable brûlé par le soleil, et où il faut marcher plus de cent lieues sans rencontrer d'eau ; eh bien, le Chameau peut rester neuf à dix jours sans boire. Il est aussi extrêmement sobre ; une pelotte de pâte lui suffit pour sa nourriture d'une journée.

Cet animal est d'une utilité éton-

hante ; mais il est si haut, qu'il serait bien difficile de le charger, si on ne lui apprenait pas à s'accroupir ; ce qu'il fait chaque fois qu'on veut lui mettre quelque chose sur le dos. Il ne refuse de marcher que lorsqu'il est trop chargé ; alors il jette des cris lamentables, bien propres à attendrir un maître injuste.

4.me Leçon.

Daim.

Cet animal-ci est fort joli; on dirait que c'est un petit Cerf; il porte un bois ou des cornes presque comme lui.

Quoiqu'assez ressemblans, les

Daims et les Cerfs ne sont cependant pas amis; ils ne se recherchent que pour se battre, et leurs combats sont assez singuliers.

Les Cerfs vont par troupes, les Daims ont la même habitude. Ils ont à leur tête un chef, et ce chef est ordinairement le plus âgé, c'est lui qui marche le premier, et qui a l'air de déterminer tous les mouvemens de la troupe. Lorsque les Cerfs veulent un lieu qui convient aussi aux Daims, ces derniers vont les attaquer en ordre; ils livrent leurs combats avec précaution, se soutiennent, se secourent entr'eux. Les vaincus sont obligés de fuir.

La peau de Daim est très-estimée; on en fait des culottes et des gants.

Digitized by Google

5.me LEÇON.

Eléphant.

C'est aussi un bien gros animal, que l'Eléphant; quand on le voit se mouvoir, on croirait que c'est une petite montagne qui s'agite. Sa couleur est terreuse; sa peau est extrêmement dure, et ressemble à un vieux cuir de carrosse.

Sa forme est très-peu élégante; cependant gardons-nous bien de le mépriser. C'est l'un des animaux le plus adroit et le plus raisonnable. Entre les deux longues défenses d'ivoire qui sortent de sa bouche, pend une trompe avec laquelle il

fait une infinité de choses. il la ploie et déploie à sa volonté; cette trompe est un long nez, et ce nez lui sert de main.

Vous me demanderez comment un nez peut prendre quelque chose: En voici l'explication. Quand l'Eléphant veut enlever un objet quelconque, il respire fortement; l'objet s'attache au bout de sa trompe, et il peut enlever ainsi jusqu'à deux cents livres pesant.

C'est avec sa trompe qu'il porte son manger à sa bouche. Quand il a soif, il remplit cette trompe d'eau, et boit ensuite.

Cet animal, quoique extrêmement fort, n'est point méchant. Il ne se met en colère que lorsqu'on

l'offense ; alors il dresse les oreilles et sa trompe, et c'est avec cette trompe qu'il renverse les hommes ou les jette au loin, arrache les arbres et soulève tout ce qui lui fait obstacle.

L'Eléphant porte sans peine plusieurs hommes sur son dos. En Asie, on met des espèces de petites maisons bien légères sur lui, et là-dedans on voyage fort à son aise.

Cet animal si massif aime la musique et suit la cadence en marchant. Il a autant d'esprit qu'il paraît en avoir peu : en voici une preuve.

Un Eléphant fort apprivoisé allait assez souvent tendre sa trompe à la porte d'un tailleur ; celui-ci s'avisa de le piquer légérement avec son aiguille.

L'Eléphant ne s'en fâcha point. Un autre jour il vint tendre encore sa trompe; on la piqua; aussitôt il fit jaillir, comme d'une grosse seringue, une quantité d'eau sur le pauvre tailleur, qui en fut inondé, et l'animal s'en fut ensuite, satisfait de s'être vengé d'une manière si comique. Il avait conservé dans sa trompe toute l'eau qui lui avait été nécessaire pour sa vengeance. Vous voyez que l'Eléphant a autant de douceur que de raison; car il fallait raisonner et n'être point méchant pour se venger ainsi. Un enfant espiègle n'en eut pas fait davantage.

6.me LEÇON.

Faisan.

Cet oiseau, qui ressemble un peu au coq ordinaire, a un très-joli plumage nuancé de vert, de brun et couleur d'or; il vit dans les bois.

Les chasseurs sont très-joyeux quands ils le rencontrent et peuvent l'attraper. Sa chair est un mets très-friand et recherché.

Le Faisan fait son nid à terre, dans les buissons les plus épais; il a jusqu'à sept ou huit petits.

7.me Leçon.

Gazelle.

La Gazelle est un joli quadrupède d'une taille fine et bien prise, et des plus légers à la course. Elle a des cornes.

Il y a une espèce de Gazelle qui donne le *musc*; on la distingue surtout à une petite bourse d'environ un pouce, qui s'élève au dessus du ventre: c'est dans cette bourse que le musc se trouve.

Voici la manière cruelle dont on obtient le musc. On frappe la Gazelle à coup de bâton, jusqu'à ce qu'il se forme sur son corps des

bosses et des contusions où le sang se ramasse. On lie ensuite la peau dans les endroits où le sang extravasé l'a fait élever, et on serre tellement ce nœud, que le sang qui est renfermé dans cette espèce de poche n'en peut plus sortir. On laisse ensuite sécher ces poches sur l'animal jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes. C'est là qu'on trouve ce sang parfumé, qui s'est converti en musc au bout d'un mois.

8.me LEÇON.

Hippopotame.

Ce vilain animal, qui est effrayant, s'appelle encore cheval de

rivière. Il ressemble effectivement en quelque chose au cheval, et vit autant dans l'eau que sur la terre. Il se trouve dans presque toutes les grandes rivières de l'Afrique. Il se promène au fond de l'eau comme nos chevaux dans les prairies.

Sa peau est noire, presque sans poil, et si dure sur le dos, qu'une flèche et même une balle ne peuvent l'entamer.

Il mange des poissons, et vient aussi paître sur le rivage des rivières. La femelle accoutume ses petits à se plonger dans l'eau au moindre bruit.

9.me LEÇON.

Isatis.

L'Isatis ressemble tout-à-fait au Renard, par la forme du corps et par la longueur de la queue ; mais par la tête, il ressemble plus au chien.

Il y a des Isatis de deux couleurs ; des blancs et des bleus cendrés.

La voix de l'Isatis tient de l'aboiement du Chien et du glapissement du Renard.

L'Isatis vit de rats, de lièvres et d'oiseaux. Il a autant de finesse que le Renard pour les attraper. Il se

jette à l'eau, et traverse les lacs pour chercher le nid des canards et les oies ; il en mange les œufs et les petits, et n'a pour ennemi que le glouton, qui lui dresse des embûches au passage.

10.me LEÇON.

Jaguar.

Le Jaguar est un animal carnassier de l'Amérique, à-peu-près de la grosseur d'un dogue ; il est tacheté comme le Tigre. Quand il est pressé par la faim, il est dangereux ; mais il ne faut, pour le faire fuir, que lui présenter un tison allumé. Quand il a bien mangé, il n'a plus de courage.

Lorsque les Jaguars sont affamés, ils attaquent les vaches et les bœufs en leur sautant sur le dos ; ils enfoncent les griffes de la pate gauche sur le cou ; et lorsque le bœuf est tombé, ils le déchirent, et traînent les lambeaux de sa chair dans les bois, après lui avoir ouvert la poitrine et le ventre pour boire tout le sang, dont ils se contentent pour une première fois. Ils couvrent ensuite avec des branches les restes de leur proie, et ne s'en écartent guères; mais lorsque la chair commence à se corrompre, ils n'en mangent plus.

II.me LEÇON.

Kabassou.

Le Kabassou mérite par sa structure, qu'on l'examine soigneusement. Il n'a ni poils ni plumes, comme les autres animaux ; mais son corps est couvert en partie d'un têt dont la substance est semblable à celle des os. Ce têt est disposé à-peu-près comme l'armure des anciens guerriers, c'est-à-dire que les bandes osseuses entrent les unes sur les autres, pour donner à l'animal, au moindre danger, la facilité de se ramasser en une boule qui peut résister à tous les chocs, de quelque côté qu'on l'attaque.

Cette armure naturelle est couverte d'une peau légère, qui fait l'effet du vernis.

Le Kabassou, à ce têt près, est conformé comme les autres animaux. Il n'est point méchant, ne vit que de fruits, et se creuse un terrier avec plus de promptitude encore que la taupe.

12.me LEÇON.

Léopard.

Le Léopard a la forme du Chat, mais est bien un autre animal. Sa fourrure est douce et fort belle; son caractère est féroce et sanguinaire. Quand il est rassasié, il se

plaît encore à déchirer les animaux qui lui tombent sous la griffe.

Son œil est inquiet, son regard cruel, ses mouvemens brusques. Il monte sur les arbres avec beaucoup d'agilité, y poursuit les animaux qui s'y réfugient, et se laisse tomber sur ceux qui passent en bas, pour les déchirer et les dévorer.

C'est le plus cruel des animaux. Il fuit la présence de l'homme, et erre dans les déserts sablonneux de l'Afrique.

13.me LEÇON.

Marmotte.

Nous connaissons ce petit animal; nous avons vu de jeunes garçons

qui, quelquefois, faisaient danser la Marmotte, et la remettaient ensuite dans leur petite boîte : mais il faut la voir dans les montagnes qu'elle habite.

Son domicile, volontiers exposé au midi, est construit avec un art singulier, sur le penchant d'une colline. Elle creuse un trou où elle se fait une couche d'herbes fines et de mousse. Plusieurs Marmottes se réunissent pour construire le domicile ; l'une creuse, et les autres vont chercher des herbes et de la mousse.

Cette demeure une fois préparée, est pour tous les descendans de chaque famille, à moins que quelque chasseur ou quelque bou-

leversement souterrain ne la détruise.

On ne sort de ces habitations que lorsque le temps est chaud, beau et serein. On va jouer, se divertir, brouter l'herbe aux environs. Une sentinelle, placée sur le sommet d'un rocher, avertit la troupe au moindre danger : apperçoit-elle un aigle, un homme, un chien, elle fait un cri. Toute la gent marmotine se retire dans sa tanière ; la sentinelle ne rentre que la dernière.

A l'approche de l'hiver, les Marmottes bouchent les issues de leurs demeures si exactement, qu'on n'en peut distinguer la place.

Alors elles se roulent les unes

contre les autres, et dorment, ou plutôt restent engourdies jusqu'au printems.

14.me LEÇON.

Nagor.

Nous avons parlé de la Gazelle, qui est si légère et si jolie. Le Nagor est une espèce de Gazelle de la grandeur d'un Chevreuil. Il a aussi de petites cornes, légèrement courbées, et dirigées en avant.

Le Nagor est d'un roux pâle sur tout le corps, et n'a pas le ventre blanc comme les autres Gazelles. Sa manière de vivre est la même que celle des Gazelles; ainsi nous n'en parlerons pas davantage.

15.me LEÇON.

Orang-Outang.

L'Orang-Outang est une espèce de Singe, celle dont la ressemblance avec l'homme est plus frappante.

Ces animaux pris jeunes, s'apprivoisent très-facilement. On les emploie à différens travaux domestiques.

On en a vu qui prenaient toutes nos habitudes ; comme de s'asseoir à table, faire usage de la serviette, du couteau, de la fourchette ; se verser à boire, choquer le verre, lorsqu'ils y étaient invités ; se promener gravement avec les gens qui

venaient les visiter ; leur présenter la main pour les conduire, et nombre d'autres choses.

On appelle encore l'Orang-Outang homme sauvage. Son caractère est doux.

Dans l'état de liberté, il se construit des cabanes de branches entrelacées. Il est d'une force prodigieuse. Il fait la guerre aux Eléphants et même aux Nègres.

16.me Leçon.

Porc-Epic.

Le Porc-Epic est tout hérissé de pointes qui piquent trés-fort. Lorsqu'il est en colère, il s'enfle, frappe

la terre, et se jette sur son ennemi pour le frapper de mille dards à-la-fois. Les chiens qui le chassent, ne savent par quel côté l'aborder.

Il vit douze ou quinze ans. Sa chair est peu estimée.

17.me LEÇON.

Queireiva.

Cet oiseau se trouve à la Guiane, dans l'Amérique.

Il est à-peu-près gros comme une Grive. Ses plumes sont d'une très-jolie couleur. A leur origine, elles sont d'un beau noir ; mais à leur extrémité, c'est-à-dire le bout seul qui est vu, est d'un bleu vert ;

ce

ce qui produit un effet fort agréable.

La gorge et le cou sont d'un pourpre-violet très-éclatant. Ses aîles sont presque noires, ainsi que sa queue,

18.me LEÇON.

Rhinocéros.

Après l'Eléphant, le Rhinocéros est le plus gros des quadrupèdes. Il se trouve en Asie et en Afrique. Il vit d'herbes, de feuillages, de branches d'arbres. Sa peau est rude, écailleuse, et plus épaisse sur le dos que sous le ventre. Son cri est semblable à celui d'un bœuf poussif, et ne s'entend de loin que lorsqu'il

est furieux. Il n'est point d'un caractère féroce, et ne fait aucun mal aux hommes qui ne l'attaquent point.

Le Rhinocéros et l'Eléphant sont ennemis mortels. La possession d'un pâturage excite entr'eux des combats terribles. Le Rhinocéros avec la corne qu'il porte sur le nez, cherche à éventrer l'Eléphant ; celui-ci, avec sa trompe et ses longues défenses, le harcèle, le déchire, le hache, le met en pièces. La victoire le plus souvent reste au Rhinocéros.

On croit que le Rhinocéros est quinze ans à prendre sa croissance et qu'il vit cent ans.

19.me LEÇON.

Sanglier.

Cet animal sauvage est la source primitive du cochon domestique. Il a la même manière de vivre, les mêmes inclinations.

La femelle du Sanglier s'appelle *Laie*, et ses petits, *Marcassins*.

Le Sanglier a deux fortes défenses ou longues dents, qui le rendent très-dangereux. Il tue avec la plus grande facilité les chiens que l'on met à sa poursuite. Lorsqu'il est pressé vivement par une meute, il s'accule contre un arbre, et fait une défense terrible, si les chasseurs lui en donnent le temps.

La partie la plus recherchée du Sanglier est la hure ou la tête. On fait avec sa peau des cribles, et avec ses soies des pinceaux, des brosses. La graisse sert à faire le sain-doux ou le vieux-oing.

Le Sanglier vit à-peu-près vingt-cinq ans. Les femelles portent, comme celle du cochon, un grand nombre de petits.

20.me LEÇON.

Tapir.

Le Tapir est un animal, de l'Amérique. Il est de la grosseur d'une petite vache, mais sans cornes et sans queue. Il a la tête grosse

et longue, avec une espèce de trompe formée par le prolongement de la lèvre supérieure, mais infiniment plus courte et moins parfaite que celle de l'Éléphant.

Le Tapir fait son gîte sur les collines et dans les endroits secs ; mais il fréquente les lieux marécageux pour y trouver sa subsistance. Il se nourrit de rejetons, de pousses tendres, et sur-tout de fruits tombés des arbres. Il aime la propreté, et va tous les matins et tous les soirs traverser quelque rivière ou se laver dans quelque lac.

Les Tapirs n'ont pas d'autre cri qu'une espèce de sifflet vif et aigu, que les chasseurs sauvages imitent assez parfaitement pour les faire

approcher, et les tirer de très-près.

La femelle paraît avoir grand soin de son petit ; non seulement elle lui apprend à nager, jouer et plonger dans l'eau, mais lorsqu'elle est à terre, elle s'en fait constamment accompagner ; et si le petit reste en arrière, elle retourne de temps en temps sa trompe, dans laquelle est placé l'organe de l'odorat, pour sentir s'il suit ou s'il est trop éloigné, et dans ce cas, elle l'appelle, et l'attend pour se remettre en marche.

21.me LEÇON.

Ursin.

On nomme Ursin le petit d'un Ours.

L'Ours aime la solitude, et voilà pourquoi l'on dit de quelqu'un qui veut être seul : il est comme un Ours.

Il est couvert d'un long poil destiné à lui tenir chaud, parce qu'il ne paraît volontiers que dans les pays froids et dans les montagnes dont le sommet est couvert de neige.

L'Ours a les pates de devant faites de manière à pouvoir tenir un bâton, des fruits, etc. Il peut se tenir

debout sur ses pates de derrière ; et quand on le prend jeune, on lui apprend à marcher, danser, gesticuler.

La demeure de l'Ours est une caverne ou le creux d'un arbre ; quelquefois il s'en fait une avec assez d'intelligence. Il prend des morceaux de bois qu'il casse et dispose en forme de petite loge ; il les recouvre ensuite de paille, d'herbes et de boue ; de manière qu'il est là-dedans à couvert du vent et de la pluie. Il reste presque tout l'hiver dans sa bauge.

L'Ours ne montre volontiers de méchanceté que lorsqu'on l'attaque. La femelle est dangereuse lorsqu'elle a des petits, et qu'elle craint

pour eux. Elle en a ordinairement trois ou quatre. L'Ours vit vingt-cinq ans.

La voix de l'Ours est un grondement, un gros murmure, et souvent un frémissement de dents qu'il fait entendre lorsqu'on l'irrite.

22.me LEÇON.

Vari.

Le Vari est de la grosseur d'un Chien de moyenne grandeur, et est noir ou blanc. Il est extrêmement sauvage, et se trouve dans les forêts de l'Afrique. Ses pates de devant et de derrière sont conformées comme celles du singe.

Les voyageurs disent que les Varis sont furieux comme des Tigres, et que, s'il y en a seulement deux, il semble qu'il y en ait un cent. Ils sont très-difficiles à apprivoiser.

La voix du Vari tient un peu du rugissement du Lion, et est effrayante lorsqu'on l'entend pour la première fois.

23.me LEÇON.

Xochitol.

Cet Oiseau vit en Amérique, et est fort peu connu.

Il a le dos et le croupion noirs; la poitrine, le ventre et le dessous

du corps d'un jaune de saffran mêlé d'un peu de noir. Les ailes sont variées de noir et de blanc. La queue est de la même couleur que le dessous du corps.

24.me Leçon.

Yarque.

L'Yarque est un espèce de Singe assez jolie. Tout le monde sait combien les Singes sont adroits; l'Yarque ne leur cède en rien. Il marche sur ses pates de derrière, se sert de celles de devant comme de deux petites mains; il prend avec beaucoup de grace un fruit, le mange et rejette le trognon.

Les Singes qui vivent dans les bois vont par troupes ; ils ont l'air de former un peuple, dont le voisinage n'est pas très-agréable.

Quand ils ont apperçu dans un champ des fruits qui les tentent, ils guettent le moment favorable, font une irruption de vrais pillards, et ne se retirent que lorsqu'ils ont gâté trois fois plus de choses qu'ils n'en peuvent manger.

Les Singes se réunissent quand ils veulent attaquer quelques animaux qui leur déplaisent. Ils montent avec beaucoup d'adresse sur les arbres, et se plaisent à courir entre les branches et le feuillage. Ils sont fort friands d'œufs d'oiseaux et de leurs petits.

Dans les endroits où croissent le Poivre et le Coco, les Indiens se servent de l'instinct imitateur des Singes pour en recueillir ce qu'ils ne pourraient avoir sans leur secours. Ils montent sur les premières branches; ils en cassent l'extrêmité, où est le fruit, l'arrangent par terre comme par jeu, et se retirent. Les Singes, qui les ont examinés, viennent aussitôt après sur les mêmes arbres, les dépouillent jusqu'à la cîme, et disposent ces branches comme ils l'ont vu faire aux Indiens; ceux-ci reviennent pendant la nuit, et enlèvent la récolte.

25.me LEÇON.

Zébu.

Le Zébu est un espèce de Bœuf; il est cependant plus petit que les Bœufs que nous avons tous les jours sous nos yeux. Ce qui le distingue, c'est une grosse bosse qu'il a sur le dos. La bosse de la femelle est moins grosse que celle du mâle. On trouve ces animaux dans l'Asie.

Le Zébu a la même manière de vivre que nos Bœufs et nos Vaches. Le petit Zébu tette sa mère comme le Veau, et la femelle a du lait qui est aussi bon que le lait de nos Vaches.

HISTOIRE

DES ARTS ET MÉTIERS.

26.me LEÇON.

Agriculteur.

C'est ainsi que l'on appelle l'homme qui cultive la terre, fait venir le blé et les autres grains qui nous nourrissent.

L'agriculture est le premier des arts, parce qu'il est le plus utile. Le premier besoin de l'homme est de se nourrir ; le reste ne vient qu'après ; voilà pourquoi l'agri-

culture est la base de la société. Respectez donc l'homme qui s'y livre, comme étant le plus utile à ses semblables.

Il mérite notre reconnaissance sous un autre rapport encore; c'est que ses travaux sont pénibles, et qu'ils durent toute l'année. A peine la moisson est-elle finie, que l'Agriculteur attèle ses bœufs à sa charrue et laboure la terre; il sème ensuite. Pendant ce tems-là, l'hiver vient; cette saison ne lui laisse point de repos. Il porte alors du fumier dans les champs où il n'a rien semé. Ce fumier rend à la terre sa force et sa graisse, qu'elle avait épuisées en produisant.

Au printems on donne le premier labour,

labour, qui enterre le fumier, ou bien on sème les avoines, les orges et plusieurs autres grains. Pendant l'été on n'est pas plus heureux.

Enfin vient la moisson : les blés sont jaunis, la paille est sèche, le grain est mûr : c'est alors que commencent les travaux les plus rudes ; toute la campagne est en mouvement ; on coupe les blés, on fauche les avoines ; on les lie en bottes, on les porte dans la grange. Il fait une chaleur excessive ; mais les momens sont précieux ; il ne faut point les perdre ; et depuis le point du jour jusqu'à la nuit, le moissonneur, courbé vers la terre, répand ses sueurs pour assurer l'exis-

tence à ses semblables. Oh ! respectez l'homme des champs ; car ses travaux sont aussi durs pour lui que nécessaires à la société.

27.me LEÇON.

Boulanger.

Nous venons de nous entretenir de l'homme qui fait venir le blé, nous parlerons dans la suite de celui qui le réduit en farine : disons un mot de celui qui en fait le pain que nous mangeons.

Le Boulanger est aussi un homme très-utile : voici comment il fait le pain.

Il a une espèce de coffre qu'on

appelle pétrin. C'est dans ce coffre qu'on met la farine, que l'on délaye avec de l'eau, et dont on fait une pâte assez ferme. On a eu soin de délayer en même-tems, avec cette pâte, le levain. Le levain est un morceau de pâte aigri et que l'on conserve depuis quelques jours : mêlé à la pâte nouvelle, il la fait fermenter, c'est-à-dire gonfler, ce qui la rend plus légère, et donne au pain ces yeux ou trous dont il est rempli. Sans le levain, la pâte resterait mate, et le pain serait lourd, dur, et n'aurait point cette saveur qui nous le rend agréable.

Quand la pâte est bien pétrie, on la coupe par morceaux, auxquels on donne la forme que le pain

doit avoir ; on met ces morceaux dans des corbeilles, que l'on place dans un endroit un peu chaud pour laisser à la pâte le tems de lever ou de se gonfler, comme nous l'avons dit.

C'est dans cette intervalle que l'on chauffe le four, c'est-à-dire que l'on fait brûler dedans une certaine quantité de bois. Quand il est assez échauffé, on en retire les cendres et les charbons, et on y place les morceaux de pâte, qui bientôt prennent une belle couleur dorée et appétissante. La chaleur pénètre sous cette croûte, et le pain cuit sans brûler. Quand il est bien cuit, on le retire avec une pelle de bois, et c'est alors qu'il sert à nos besoins.

28.me LEÇON.

Charron.

Le Charron est l'ouvrier qui fait des charettes, des charriots, des charrues. Le Charpentier travaille, comme lui, le bois, mais d'une autre manière; c'est lui qui fait le comble des maisons, les solives, etc. Le Menuisier met également le bois en œuvre; mais son travail est bien plus délicat, et demande beaucoup plus d'art: il fait les meubles et toutes les boiseries des appartemens. Le Tourneur a encore une autre partie; il arrondit le bois, fait des chaises, des lits et plusieurs ouvrages de ce genre.

De tous ces ouvriers, le Charron paraît, en quelque sorte, le moins industrieux ; mais il n'est pas le moins nécessaire, et tient par conséquent une place distinguée parmi les hommes utiles. Le plus difficile de son travail est de faire une roue : il emploie ordinairement pour cet ouvrage du bois d'orme, parce qu'il est dur, serré et ne se fend point. Il fait d'abord plusieurs morceaux qu'il évide un peu avec sa hache et sa plane ; ces morceaux se nomment jantes ; il réunit ensuite tous ces morceaux un peu courbés, et en forme une roue, au moyen de plusieurs rayons qui vont des jantes au moyeu, ou gros morceau de bois percé et arrondi qui se trouve au milieu.

Sur deux roues il monte une charrette, et voilà de quoi rentrer les moissons dans les granges, porter les fruits à la ville, et rendre mille autres services aussi importans. Vous voyez comment les métiers les plus grossiers en apparence, sont précisément ceux dont il serait le plus difficile de se passer.

29.me LEÇON.

Distillateur.

C'est le Distillateur qui tire du vin l'eau-de-vie, et qui fait nombre d'autres liqueurs. Il sait aussi exprimer des fleurs des odeurs délicieuses ; ainsi l'eau de rose, de jasmin

ou d'œillet, grace au Distillateur, nous font jouir au cœur de l'hiver des parfums de la rose, du jasmin et de l'œillet.

Lorsque l'on veut avoir la quintessence d'une liqueur, on met cette liqueur sur le feu, et c'est la vapeur ou la fumée humide qui s'en élève et que l'on conduit dans un autre vase par le moyen d'un tuyau, qui forme cette quintessence. On agit de même pour avoir les odeurs des fleurs.

30.me LEÇON.

Épicier.

L'Epicier est ainsi nommé, parce qu'il vend des épices, telles que

poivre, gérofles, muscades; il vend aussi des drogues, des aromates, de la cannelle, du sucre, des huiles, du vinaigre et nombre d'autres denrées qui entrent dans nos premiers besoins.

Remarquez bien comment, dans la société, l'intérêt des hommes a tout disposé avec un art admirable; les uns fabriquent les marchandises, les autres les vendent, et ainsi chacun est occupé, et trouve à gagner de quoi subsister.

Vous ne vous doutez pas combien il a fallu de peines, de travaux, de voyages et de risques pour approvisionner le magasin seul de l'Épicier qui est au coin de votre rue! Bornons-nous seulement au sucre:

il a fallu aller couper en Amérique la canne d'où on le tire. Pour le préparer, on s'est servi des hommes noirs de l'Afrique; et que des sueurs n'ont pas répandues ces infortunés pour nous procurer quelques minutes de volupté!

31.me LEÇON.

Ferblantier.

Vous connaissez le fer-blanc. C'est une espèce de fer plus doux que l'autre, que l'on applatit, et qui est à peine plus épais qu'une feuille de papier.

L'ouvrier qui le met en œuvre s'appelle Ferblantier; il fait avec ce

fer nombre d'ustensiles, surtout de cuisine, tels que des assiettes, des vases, des écumoires, des lèche-frites, des casseroles, etc.

32.me LEÇON.

Gazier.

Qu'il est joli, ce voile transparent! C'est de la gaze. Comme elle produit un agréable effet lorsqu'elle est placée sur une robe rose ou bleue! C'est une parure agréable dont les dames savent tirer un grand parti.

Le Gazier fait la gaze à-peu-près comme le Tisserand fait la toile, à la différence qu'il écarte beaucoup

plus les fils, et qu'il met dessus un apprêt ou gomme qui les tient à une distance égale, et donne à la gaze une fermeté qui lui est nécessaire.

33.me LEÇON.

Horloger.

Le soleil marque les heures du jour ; mais quand il ne brille pas, on ignorerait l'heure qu'il est, si on n'avait pas trouvé le moyen de les marquer exactement.

Avant que les horloges, les pendules et les montres fussent inventées, on ne connaissait que les cadrans solaires, les sabliers et les

clepsydres, ou horloges d'eau.

Le cadran solaire est trop connu pour en parler.

Le sablier est composé de deux espèces de petites bouteilles réunies par les goulots, ou formées d'une seule pièce. On met une certaine quantité de sable dedans ; il passe par le goulot d'une bouteille dans l'autre ; et suivant la quantité de sable, il est une demi-heure ou une heure à couler. Quand il est vide d'un côté, on renverse le sablier, et le sable recommence à couler.

L'horloge d'eau est faite à-peu-près comme le sablier.

Mais toutes ces inventions étaient loin de valoir nos horloges et nos

montres. On peut en voir par-tout, et il est bien plus aisé de s'en faire une idée en les voyant, que d'après une description.

Il y a deux sortes d'Horlogers, ceux qui font les roues, les mouvemens d'après le plan qu'on leur a donné, et ceux qui inventent; ces derniers ont besoin d'être instruits, de bien connaître la méchanique, et de savoir un peu de mathématiques et d'astronomie.

34.me LEÇON.

Imprimeur.

L'Imprimerie est l'art conservateur de tous les arts ; par elle on

peut transmettre à d'autres siècles tout ce qui s'est passé non-seulement dans le nôtre, mais encore tous les procédés que nous employons dans les arts et les métiers qui nous sont connus ; par elle on sauve de l'oubli les chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Apprenez bien vîte à lire ; c'est un des plus grands plaisirs que vous vous procurerez, et vous vous mettrez à même de jouir de tout ce que les hommes ont fait et imaginé de plus beau.

Il nous faudrait un livre entier pour expliquer ce que c'est que l'Imprimerie, et comment on est parvenu à l'inventer.

Chacune des lettres que vous

voyez dans ce livre, est imprimée par une lettre qui se trouve en bosse au bout d'un petit morceau composé de plomb et d'étain : c'est ce qu'on appelle caractère : ce morceau de métal est long d'un pouce environ, et large comme la lettre qu'il imprime. Tous ces morceaux, au bout desquels sont des *a*, des *b*, des *c*, sont plus ou moins épais, mais ont tous la même hauteur ; de manière qu'en les mettant les uns auprès des autres pour former d'abord des mots, puis des lignes, et enfin des pages, ils se collent en quelque sorte, et ne font plus de chaque page qu'un bloc, quand on les a bien serrés.

On met les pages à côté les unes des

des autres, dans un chassis ou cadre de fer; on les y serre si bien, qu'elles ne forment plus qu'une planche : c'est cette espèce de planche qu'on passe sous la presse, qu'on barbouille de noir, et qui imprime sur du papier humide les caractères, les mots, les lignes et les pages qu'on a composés.

Je ne vous donne là qu'une idée superficielle de la manière dont on imprime les livres ; mais j'espère que le peu que j'en ai dit vous fera naître le desir de voir une imprimerie, et vous n'aurez pas perdu votre temps.

35.me Leçon.

Jardinier.

Quand on est au milieu d'un beau jardin, entouré de fleurs ou de fruits, on serait tenté de croire que le jardinage n'est qu'un amusement. C'en serait un en effet, si l'on ne cultivait que des fleurs, et si l'on ne cueillait que des fruits; mais quand il faut labourer, fumer et arroser la terre, le Jardinier qui ne fait que cela du matin au soir, sait seul quelles fatigues on éprouve pour parer et féconder un parterre et un potager. Ses travaux sont comme ceux du laboureur, ils durent toute l'année.

Plusieurs grands hommes revenus des prestiges de l'ambition, se sont plu à cultiver leurs jardins, mais ils n'en prenaient qu'à leur aise, et c'était alors un plaisir délicieux. Heureux qui cultive en paix et sans être commandé, un petit carré de terre, et qui se nourrit des fruits et des légumes qu'il ne doit qu'à ses soins ! Son repas doit lui être plus agréable que s'il l'avait payé autrement que par ses peines.

36.me LEÇON.

Joueur de Gobelets.

Le joueur de Gobelets est un homme qui amuse ceux qui sont

oisifs, et qui étonne les ignorans.

Placé devant une petite table sur laquelle sont trois gobelets de fer-blanc, une petite baguette à la main, et un tablier à poche devant lui, c'est ainsi qu'il se présente sur les places publiques. Ecoutez-le, il produit des merveilles, et il ferait volontiers croire qu'il est plus qu'un homme.

Toute sa science cependant se réduit à une grande souplesse dans les doigts et dans les mains. Sans que vous vous en apperceviez, il fait passer d'un gobelet à l'autre de petites et de grosses boules: il fait véritablement des choses étonnantes, mais très-naturelles, et s'il vous montrait son secret, vous cesseriez d'être surpris.

Je profiterai de ce que nous disons, pour vous recommander de ne jamais rien voir que de naturel dans tout ce qui vous paraîtra même le plus extraordinaire.

Il y a des hommes qui sont plus adroits ou plus instruits que les autres, mais pas un d'eux ne peut rien faire que ce qui est permis au genre humain en général.

Si l'on voulait vous faire voir en eux des sorciers, des magiciens, dites aux ignorans qui vous parleraient ainsi, qu'ils sont eux-mêmes de vrais imbécilles. Il n'y a ni sorciers, ni magiciens, ni revenans; tout est naturel.

Digitized by Google

37.me Leçon.

Lunettier.

Vous avez peut-être ri quelquefois en voyant une paire de lunettes placée sur un nez d'une belle taille, remercions cependant celui qui a inventé les lunettes; il nous a rendu un bien grand service.

L'âge et les maladies affaiblissent nos yeux; et sans les lunettes, les vieillards et ceux qui ont la vue faible, seraient obligés de renoncer à mille jouissances : le Lunettier leur donne, en quelque sorte, de nouveaux yeux, et les met à même de jouir de la lecture, de travailler,

et de voir encore tout ce qu'ils ont vu dans leur jeunesse.

On n'a pas seulement imaginé des lunettes pour les vieillards, on a trouvé le moyen de faire des verres qui grossissent jusqu'à un million de fois les objets ; de manière qu'un cheveu paraît gros comme le bras d'un enfant. Ces instrumens s'appellent microscopes.

En plaçant des verres taillés exprès dans un grand tuyau de carton, on a fait des lunettes d'approche, qui font voir les personnes qui sont dans un grand éloignement, aussi distinctement que si elles étaient à côté de nous : on a fait des téléscopes avec lesquels on observe les astres, et qui font voir le soleil,

la lune et les étoiles sous des formes monstrueuses par leur grosseur.

Voyez combien de choses l'on doit à l'inventeur des lunettes !

38.me LEÇON.

Meunier.

J'aime beaucoup à voir un joli moulin bien ombragé par des peupliers, des saules et des aulnaies, et placé sur le bord d'une petite rivière. Le bruit des écluses, celui du tictact du moulin, mêlé aux cris aigus des canards qui nagent sur les eaux, tout porte à mon ame des idées riantes. Je veux m'asseoir à l'ombre sur le bord de la rivière.

Vous voyez cette grande roue que l'eau fait tourner : eh bien ! elle fait tourner d'autres roues qui sont dans le moulin ; ces roues, à leur tour, font tourner la meule, qui est une grande roue de pierre de la forme d'un fromage. Cette meule tourne rapidement sur une autre meule de pierre qui est en repos, et c'est en tournant ainsi qu'elle écrase et moud le blé.

Le blé écrasé et réduit en farine, tombe dans un grand coffre qui est couvert d'un tamis ou toile de crins ; ce tamis sans cesse agité par le morceau de bois qui fait tictac, laisse passer la farine dans le coffre, et rejette le son qui est trop gros dans un sac disposé pour le recevoir.

Telle est à-peu-près la machine si utile qui fait la farine que le boulanger convertit en pain.

Le moulin à vent est fait comme le moulin à eau ; la différence est qu'il a de grandes ailes, au lieu d'une roue, et que c'est le vent qui les fait tourner.

Il y a aussi des moulins que l'on fait aller par le moyen des hommes ou des chevaux ; mais ils donnent beaucoup de fatigue, et font peu de profit.

39.me LEÇON.

Navigateur.

Le Navigateur est celui qui traverse les mers dans un vaisseau,

et qui se rend dans les pays éloignés.

Vous savez, sans doute, que la mer est une quantité immense d'eau, et que lorsqu'on est un peu éloigné du rivage, on ne voit plus que le ciel et les flots ; jugez donc combien le premier qui s'avisa de traverser cet élément perfide devait être audacieux, surtout dans le tems où la navigation était loin d'être aussi perfectionnée qu'elle l'est maintenant !

Un vaisseau est un espèce de bateau aussi grand qu'une maison fort grande et à plusieurs étages. Cet édifice, qui doit flotter sur les eaux, et qui peut faire le tour du monde, est si compliqué, que je ne puis vous en donner une des-

cription. On a bâti dans l'intérieur des magasins, des chambres, des salles, et dans certains navires on trouve jusqu'à trois étages. Pour remplacer les rames et l'aviron, on a élevé des mâts où l'on attache des voiles ; le vent enfle ces voiles, et fait ainsi glisser avec rapidité sur la mer le bâtiment entier.

Comme on est exposé à rester fort long-tems dans le voyage, et qu'alors on est séparé du genre humain, il faut nécessairement prendre des précautions : le pain moisirait, on emporte du biscuit bien sec ; on fait provision d'eau douce, parce que celle de la mer est trop amère pour qu'on en puisse faire usage ; la viande fraîche se corrom-

prait, on a en place des barils de viande salée et des légumes secs; enfin, on arme bien le vaisseau pour pouvoir se défendre en cas de besoin. Alors on ne craint plus que les tempêtes, et l'on va visiter de nouveaux climats et de nouveaux peuples.

40.me LEÇON.

Orfèvre.

L'Orfèvre est celui qui fait et vend de l'argenterie, tels que des plats, des couverts et des vases d'argent.

Un bon Orfèvre doit non-seulement savoir couler l'or et l'argent,

il doit encore savoir le ciseler, le polir, et en faire différens ornemens ; il doit avoir une partie des connaissances nécessaires à un sculpteur : il faut qu'il sache modeler.

Rien n'est plus brillant que la boutique d'un Orfèvre ; c'est un amas de richesses; cependant l'Orfèvre est loin d'être un homme essentiel à la société ; et ce n'est que lorsque l'on a tout ce qui est nécessaire, qu'on s'avise d'aller acheter dans sa boutique.

Le Tailleur et le Cordonnier ; bien que dans une situation plus humble, sont plus utiles que lui, parce qu'on se passe fort bien d'argenterie, et qu'on ne peut se passer d'habits ni de souliers.

41.me Leçon.

Peintre.

Quel art charmant, que celui qui peut fixer sous nos yeux les plus belles scènes de la nature, les actions qui honorent l'humanité, et la figure des personnes que nous chérissons le plus ! Quand la Peinture ne ferait que nous conserver les traits d'un père et d'une mère respectables, ceux d'un ami, d'un époux, d'un frère et d'une sœur, elle serait encore au nombre des premiers arts.

Il y a plusieurs sortes de Peintres; mais on ne compte au rang des

artistes que les Peintres d'histoire, ou ceux qui s'adonnent à faire revivre, par le tableau de leurs actions, les hommes qui ont joué un rôle sur la scène du monde. Il y a aussi les Peintres de paysage, de portraits, et les Peintres en miniature ; les autres devraient être nommés barbouilleurs.

42.me LEÇON.

Quincailler.

Voulez-vous des couteaux, des ciseaux, des crayons, des peignes, des épingles, des aiguilles, et mille autres choses? Allez chez le Quincailler ; sa boutique en est fournie.

Il

Il réunit chez lui ce que mille ouvriers différens ont fabriqués ; son magasin est comme un réservoir où vient couler l'industrie d'une multitude de personnes, et où une foule de marchands viennent puiser.

43.me LEÇON.

Rôtisseur.

Si vous ne voulez pas être tenté de devenir gourmand, ne mettez pas le pied dans la boutique du Rôtisseur.

Figurez-vous plusieurs broches qui tournent devant le foyer, plusieurs casseroles qu'on remue sur les fourneaux; une odeur appétissante

s'échappe de tous les côtés ; et comment résister ?

La vue est aussi flattée que l'odorat ; ici c'est un chapon ou une poularde qui se colore agréablement ; là, c'est un bon et gros dindon, ou une file de perdrix armées de bardes de lard ; ailleurs, c'est une fricassée qui excite les desirs.

Ah! si vous ne voulez pas devenir gourmand, n'entrez point chez le Rôtisseur.

44.me Leçon.

Serrurier.

Le métal le plus utile n'est pas l'or, qu'on met au premier rang ; c'est le fer. Avec le fer, on fait

une charrue, des outils, des vases, des armes ; sans le fer, il y a mille choses nécessaires qu'il nous est impossible de faire.

Sans le fer, aurez-vous un couteau, des ciseaux, une faulx, une faucille, des cloux ? Sans le fer, pourrez-vous faire un vaisseau ? Il faudrait donc renoncer à la navigation. Sans le fer, nous serions bien pauvres, et nous ne serions guère moins riches quand nous n'aurions ni or, ni argent.

Les ouvriers qui travaillent le fer sont donc de la première nécessité. Nous ne parlerons ici que du Serrurier, que l'on appelle ainsi, parce qu'il fait des serrures.

Le Serrurier doit être le plus instruit de ceux qui mettent le

fer en œuvre ; il faut qu'il soit mécanicien, et qu'il sache dessiner, pour inventer les ressorts qu'on lui demande, et pour donner de la grace à ses ouvrages. Dans ce cas, il n'est plus un simple ouvrier ; c'est un artiste.

45.me LEÇON.

Tonnelier.

Les travaux du Tonnelier annoncent les vendanges. Lorsque le raisin commence à mûrir, c'est alors qu'il faut faire ou raccommoder les tonneaux : c'est le tems de l'ouvrage.

Vous avez assez vu de tonneaux pour deviner à-peu-près comment on les fait. Le Tonnelier fait encore des seaux, des baquets, des cuves,

des barils, et des barattes pour battre le beurre.

46.me Leçon.

Usurier.

Nous allons vous parler d'un vilain homme et d'un vilain métier.

Sans doute, vous ne savez pas ce que c'est qu'un Usurier ? Un Usurier est un homme qui prête son argent à ceux qui en ont besoin, mais qui le prête à condition qu'on lui donnera de forts intérêts, outre la somme qu'il a prêtée.

Il est permis de prêter son argent à un intérêt modéré ; dans ce cas, on se rend même utile ; mais il n'y a que les avares, les gens sans

délicatesse, et, disons-le, sans probité, qui profitent du besoin d'un malheureux, et ne lui prêtent une somme d'argent que pour en retirer une beaucoup plus grosse que celle qu'ils lui ont prêtée.

On appelle intérêts, ce que l'on exige pour l'argent que l'on a prêté, et les intérêts se comptent par mois ou par an; c'est-à-dire que si l'on prête cent francs pour une année, on exige pour l'intérêt de son argent, cinq, dix, vingt ou trente francs, suivant que l'on est plus ou moins avide, plus ou moins honnête homme.

47.me LEÇON.

Vendangeur.

Vive la vendange ! c'est un tems de joie et d'espérance. Dès que le raisin est bien mûr, on se répand dans les vignes, on coupe les grappes, on les met dans un panier qu'on vide dans des hottes ; ces hottes sont à leur tour vidées dans la cuve, qui est comme un demi-tonneau extrêmement grand.

Là, on laisse un peu le raisin se presser sous son propre poids, et ensuite des hommes montent dans la cuve et foulent les grappes pour en faire sortir le vin. Il y a au bas de la cuve une canelle qu'on ouvre ;

le vin coule, on le reçoit, et on le met dans les tonneaux ; où il fermente, et devient tel que nous le buvons.

Le tems des vendanges est comme une fête : il faut entendre pendant le travail les chansons rustiques des vendangeurs et des vendangeuses ! il faut les voir danser gaîment à la fin de la journée ! C'est que le vin inspire la joie; mais il faut en prendre modérément pour qu'il fasse plaisir et soit bienfaisant.

48.me LEÇON.

Vinaigrier.

Voulez-vous du vinaigre ? qui est-ce qui veut du vinaigre ?

C'est ainsi que crie dans les rues

le petit marchand de vinaigre en poussant sa brouette devant lui.

Mais celui qui fait le vinaigre se tient ordinairement dans une boutique: il vend aussi de la moutarde.

Le mot vinaigre exprime la manière dont il est fait ; car si vous en faites deux mots, vous aurez vin aigre ; et c'est effectivement en faisant aigrir le vin qu'on produit le vinaigre

49.me LEÇON.

Yeux.

Nous avons cinq sens ou cinq manières d'appercevoir, de sentir tout ce qui nous entoure , et les yeux sont les organes d'un de nos sens.

Nous entendons par nos oreilles;

nous goûtons avec notre langue ; nous flairons avec notre nez ; nous touchons avec tout notre corps, mais principalement avec nos mains, et nous voyons avec nos yeux.

Les yeux expriment tout ce qui se passe en nous, nos desirs, nos passions, et c'est pour cela qu'on les appelle miroirs de l'ame.

Nos yeux sont, sans doute, ce que nous devons soigner avec plus de vigilance ; car sans leur secours nous serions bien malheureux.

On nomme le médecin des yeux, Oculiste.

50.me LEÇON.

Des Arts et des Métiers.

Vous avez vu, par la description de quelques arts et de quelques métiers, comment les hommes savent faire servir tout à leur usage. Ce n'est que peu-à-peu que ces arts et ces métiers se sont perfectionnés, et en sont venus au point où nous les voyons.

Quand les hommes étaient encore sauvages, ils étaient forcés de se servir des choses telles que la nature les leur présentait : alors il n'y avait point de Tailleurs, et celui qui avait tué une grande bête, lui ôtait la peau et s'en faisait aussitôt

un habit, en la plaçant sans façon sur ses épaules ; le seul soin qu'il prenait, était de mettre le poil en dedans pour l'hiver, et en dehors pour l'été. Dans ces tems-là, il n'y avait non plus ni Boulangers, ni Pâtissiers ; on mangeait les fruits tels qu'on les cueillait aux arbres, et les racines telles qu'on les arrachait de la terre: souvent même le chasseur dévorait toute crue et moitié vivante la bête qu'il avait prise.

On ne connaissait point alors les belles maisons que nous voyons partout ; les hommes se contentaient d'un antre ou roche creusée pour demeure ; quelquefois on bâtissait une méchante cahute avec des branches, de la paille et de la boue.

Mais le besoin de se mieux vêtir,

de se nourrir plus délicatement, et de se loger avec commodité, amena peu-à-peu les arts et les métiers; et à leur tour, les arts et les métiers adoucirent les mœurs et le caractère des hommes. On ne vit plus de vilains sauvages couverts d'une peau qui sentait mauvais, mangeant du gland ou de la chair crue, et couchant sur la mousse ou dans la boue: les hommes eurent de beaux et de bons habits, d'excellentes tables et de belles maisons où l'on ne craint pas l'hiver. Tels sont les bienfaits des arts et des métiers.

Vous voyez par-là combien il est important de s'instruire, et de savoir ou un art ou un métier pour être utile à ses semblables.

51.me LEÇON.

DE LA MONNAIE D'OR ET D'ARGENT.

QUAND les hommes étaient grossiers et ignorans, comme nous l'avons dit, ils échangeaient entre eux ce qu'ils avaient de trop pour avoir ce qui leur était nécessaire : ainsi celui qui avait plusieurs peaux allait trouver celui qui avait beaucoup de fruits ou de grains, et lui disait : Donne-moi des fruits ou du grains pour manger, et je te donnerai des peaux pour te vêtir. C'est ainsi qu'on achetait et qu'on vendait alors.

On sentit bientôt combien il était difficile de se procurer, par ce mo-

yen, tout ce dont on avait besoin: on imagina quelque chose qui pût tenir lieu de fruits, de grains ou de peaux, c'est-à-dire que l'on fit la monnaie ; d'abord elle fut en cuir, en pierre, en coquillages, etc. Ensuite, pour former cette monnaie, on prit les métaux les plus précieux, le cuivre, l'argent et l'or. On en fit des pièces rondes, qu'on appela écus, francs, tout comme l'on voulut.

Ces écus facilitèrent bien mieux les marchés ; on ne porta plus ses peaux ou ses effets pour les échanger contre autre chose ; on les vendit pour de l'argent, et avec cet argent, on eut tout ce qu'on desira.

Si on avait toujours fait des échanges, voici ce qui serait arrivé : j'aurais été, je suppose, avec des habits

chez le Boulanger pour avoir du pain; le Boulanger m'aurait répondu: Je n'ai pas besoin d'habit, j'en ai plusieurs ; je veux un chapeau. Pour ôter cette difficulté, je lui donne de l'argent, je reçois en échange du pain; le Boulanger, avec l'argent qu'il a reçu, achète un chapeau ; le Chapelier achète des souliers ; le Cordonnier paye le loyer de sa demeure, et ainsi de suite.

Vous comprenez par-là de qu'elle utilité sont pour les hommes, l'or et l'argent.

HISTOIRE

HISTOIRE

De l'Ancien et du Nouveau Testament.

52me. *Leçon.*

La Création du Monde.

Dieu tira le monde du néant ; c'est-à-dire que, par sa puissance suprême, il forma de rien tout ce que nous voyons, et ce qu'il nous est impossible de voir. Ce fut en six jours qu'il composa ce grand ouvrage. Au premier jour, après la création du ciel et de la terre, il voulut que la lumière fut faite, et la lumière exista ; au second jour, il fit le firmament, qu'il appela le ciel ; au troisième jour, il separa la terre d'avec les eaux ; au quatrième, il fit le soleil, la lune et les étoiles ; au cinquième, il fit les poissons qui nagent dans les eaux, et les oiseaux qui volent dans les airs ; au sixième jour, Dieu ordonna à la terre

de produire les animaux qui devaient l'habiter, et voulut couronner son travail par la création de l'homme, son chef-d'œuvre et la plus parfaite des créatures, parce qu'elle seule est capable de connaître et d'aimer son Créateur; enfin, le septième jour, Dieu se reposa, et c'est pour cette raison que ce jour fut consacré au repos et aux louanges de la Divinité.

53me. *Leçon.*

Formation de la Femme.

Quand Dieu eut fait l'homme à son image et à sa ressemblance, et qu'il eut répandu en lui un souffle de vie, il le mit dans le paradis terrestre, lieu de délices qu'il avait lui-même planté, et où l'on trouvait des arbres et les fruits les plus beaux. Il donna à *Adam* (c'est le nom que Dieu imposa au premier homme) l'empire sur tous les animaux. Il lui permit de disposer de tous les fruits de la terre à sa volonté, en exceptant ceux d'un seul arbre; c'était l'arbre de la science du bien et du mal. Dieu voulait par là

dit l'Écriture, éprouver la fidélité du premier homme. Après cela, le Créateur ne trouvant pas bon que l'homme fût seul, il envoya un sommeil divin à Adam, et il forma, avec une de ses côtes, une femme qu'il nomma *Eve*, et qu'il amena ensuite devant Adam, pour qu'il en fît sa compagne.

54me. LEÇON.

Chûte d'Adam.

C'était du limon de la terre que Dieu avait créé le premier homme. Il fut d'abord fidèle, ainsi que sa compagne, au commandement de Dieu; mais le démon ne pouvant voir deux créatures innocentes et soumises, prit la figure du serpent, s'adressa à la femme, et lui fit entendre que Dieu ne leur avait défendu de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, que par jalousie, et parce qu'il n'ignorait pas que, dès qu'ils en auraient goûté, ils deviendraient eux-mêmes des Dieux. Eve se laissa séduire : elle regarda les fruits, et les trouva si beaux, qu'elle en mangea. Elle

en fit ensuite manger à Adam, qui n'eut pas la force de résister. C'est par cette désobéissance de nos premiers parens que nous sommes tous dévoués à la mort, et c'est de là qu'est venu dans le monde *le péché originel*, par lequel l'homme est coupable, même avant que de naître. La faute d'Adam a rejailli sur toute sa postérité.

55me. LEÇON.

Punition d'Adam.

Ce fut en s'appercevant qu'ils étaient nus, qu'Adam et Eve eurent le premier sentiment de leur faute. Ils se couvrirent de feuilles de figuier. Bientôt Dieu les appela; mais loin de s'en réjouir, suivant leur coutume, ils coururent se cacher. Adam, où es-tu? cria de nouveau la voix de Dieu. Adam lui répondit qu'il n'osait paraître à cause de sa nudité. Alors Dieu lui reprocha sa désobéissance : l'homme s'excusa sur sa femme, et celle-ci sur le serpent, que Dieu maudit et condamna à ramper et à manger de la terre. Il dit à la femme que ses peines

seraient multipliées, et qu'elle n'enfanterait qu'avec douleur ; et à l'homme, que la terre, maudite dès lors, n'accorderait ses fruits qu'à de pénibles travaux. Il le chassa ensuite du paradis terrestre, et mit à la porte un Chérubin avec une épée flamboyante, pour garder l'arbre de vie.

56me. LEÇON.

Meurtre d'Abel.

Adam et Eve eurent des enfans, mais ils naquirent dans le péché, et furent méchans. Caïn, le premier né, éprouva pour Abel son frère un sentiment profond de haine, parce qu'Abel était plus juste que lui, et par conséquent plus agréable à Dieu. Abel était berger, et offrait ses plus beaux moutons en sacrifice au Seigneur. Caïn cultivait la terre, et offrait aussi des fruits ; mais Dieu, qui connaissait le cœur des deux frères, ne voyait avec plaisir que les offrandes d'Abel. Caïn, que la jalousie rendait plus injuste encore, dit à son frère : allons dans les champs ; et là il lui chercha querelle, se

jetta sur lui et le tua. Au retour de Caïn, Dieu lui demanda ce qu'il avait fait de son frère; mais le méchant, trop endurci pour se repentir, répondit qu'il n'en était pas le gardien. Alors Dieu lui déclara qu'il serait maudit et fugitif par toute la terre, et que par-tout aussi le sang de son frère innocent s'éleverait contre lui.

57me. LEÇON.

Le Déluge et l'Arche de Noé.

Les hommes en se multipliant, multiplièrent aussi les crimes sur la terre. Dieu toujours bon, vit ces désordres avec une douleur profonde, et se repentit d'avoir fait l'homme. Alors il résolut d'anéantir tous les habitans de la terre. Un seul juste, Noé, trouva grace devant lui. Il lui dit de bâtir une arche (ou *grande maison de bois*) qui pût flotter sur les eaux qui allaient inonder la terre entière. Cette arche exigea cent ans de travail. Quand elle fut achevée, Noé y mit sept paires d'animaux purs, deux des impurs, et y entra avec sa femme, ses trois fils, Sem,

Cham et Japhet, et leurs trois femmes. Alors, Dieu en ayant fermé la porte, la pluie tomba avec une telle abondance, pendant quarante jours, que l'eau surpassa de quinze coudées les plus hautes montagnes. Tout ce qui avait vie périt, à l'exception de Noé, de ses enfans et des animaux qu'ils avaient conservés, et qui repeuplèrent la terre.

58me. *Leçon.*

La Tour de Babel.

Les enfans de Noé multiplièrent bientôt au point de ne pouvoir plus vivre tous dans le même lieu. Ils s'avisèrent alors d'un projet qui marque en même-temps leur folie et leur vanité. Ils voulurent bâtir une ville pour éterniser leur nom, et une tour si haute, qu'ils pussent se défendre contre Dieu même, en cas d'un nouveau déluge. Mais Dieu, qui se rit des desseins des hommes, confondit leur langage à un tel point, qu'ils ne pouvaient plus s'entendre entr'eux, et furent obligés de se séparer pour se disperser sur la

terre. L'ouvrage de leur vanité resta imparfait, et on donna à la tour le nom de *Babel*, c'est-à-dire de *confusion*, pour rappeler la confusion des langues que Dieu opéra.

59me. LEÇON.

Sacrifice d'Abraham.

Dieu voulant qu'il y eût une race choisie et fidèle, qui ne finirait jamais, prit Abraham pour en être le chef, et l'avertit que de lui naîtrait une postérité nombreuse, et que son épouse Sara, qui avait alors quatre-vingt-dix ans, aurait un fils. Abraham se confia en la promesse de Dieu, et eut Isaac. Trente-sept ans après, le seigneur voulant éprouver la fidélité de son serviteur, lui ordonna de sacrifier sur une montagne ce fils unique. Quoiqu'en se rappelant la promesse de Dieu, de le rendre père d'un peuple nombreux, Abraham ne balança pas à obéir. Dieu, touché de sa fidélité, envoya un ange qui retint son bras prêt à frapper la victime, et lui ordonna de sacrifier en place d'Isaac un bélier qui était dans un buisson voisin.

60me. *Leçon.*

Joseph vendu par ses frères.

Joseph, l'un des plus jeunes enfans de Jacob, fils d'Isaac, s'attira l'inimitié de ses frères, parce que, dans deux songes qu'il eut, et qu'il leur raconta, il leur fit pressentir sa grandeur future. Ils résolurent aussitôt de le perdre; et un jour, que Jacob l'envoyait vers eux en Sichem, où ils gardaient leurs troupeaux, ils se dirent : Tuons-le. Ruben, l'aîné, s'opposa à ce dessein criminel; et dans l'intention de le rendre à son père, il dit qu'il fallait le jeter dans une vieille citerne où il n'y avait pas d'eau; ce qu'ils firent: mais ils l'en retirèrent presqu'aussitôt, pour le vendre à des marchands ismaélites qui passaient. Ils envoyèrent ensuite sa robe, teinte du sang d'un chevreau, à leur père Jacob, pour lui faire croire que les bêtes féroces avaient dévoré leur frère. Le jeune Joseph fut donc réduit en esclavage. La femme de Putiphar, son maître, conçut pour lui une passion criminelle; mais

ayant été trompée dans son attente, elle accusa devant Putiphar le vertueux Joseph, qui fut mis en prison.

61me. *Leçon.*

Joseph élevé en gloire.

C'est du sein même du malheur et de l'humiliation que Dieu tire ses serviteurs fidèles pour les élever. Joseph ayant expliqué les songes de deux officiers de Pharaon, roi d'Egypte, qui étaient en prison avec lui, l'un d'eux, étant rentré en grace, parla de Joseph au roi, qui avait eu deux songes qui l'inquiétaient beaucoup. Pharaon fit venir l'esclave, et lui raconta ses deux songes. Joseph lui dit qu'ils annonçaient sept années d'abondance et sept années de stérilité, et il lui conseilla d'amasser tout le blé qu'il pourrait pendant le temps heureux, pour prévenir la famine épouvantable qui le menaçait. Etonné de sa sagesse, et plein de reconnaissance pour le conseil si utile qu'il lui donnait, Pharaon crut que personne ne pouvait mieux

exécuter que lui ce qui était nécessaire, et il lui donna une pleine autorité sur l'Egypte.

62me. LEÇON.

Joseph reconnu par ses frères.

Après les sept années d'abondance, la famine fut si grande, qu'elle se fit sentir en Chanaan. Jacob envoya ses enfans en Egypte pour y acheter du blé. Joseph craignant qu'ils n'eussent traité comme lui le petit Benjamin, qui était resté près de Jacob, feignit de prendre ses frères pour des espions, et retint Siméon pour prisonnier, jusqu'à ce qu'ils lui eussent amené Benjamin. Quand il l'eut vu au second voyage, il en pleura de joie, et invita ses frères à un grand festin. Il les renvoya ensuite en faisant remettre leur argent dans leurs sacs, et en faisant glisser furtivement une coupe d'argent dans le sac de Benjamin. Il fit ensuite courir après eux comme s'ils l'eussent eu volé; et voyant leur embarras, et surtout leur douleur, lorsqu'il parla de retenir Benjamin, il se fit reconnaître, les combla

de présens, et exigea qu'ils revinssent près de lui avec leur vieux père. Pharaon leur envoya ses charriots, et leur fit une reception magnifique.

63me. LEÇON.

Moïse préservé des Eaux.

Joseph commanda quatre-vingt ans. Après sa mort, un autre roi, nommé aussi Pharaon, prit en aversion le peuple de Dieu, à cause de sa grande multiplication. Il le réduisit en esclavage; et, pour l'anéantir, il ordonna même qu'on jetât tous les enfans mâles dans les eaux du Nil. Jocabel, femme d'Amram, eut un enfant si beau, qu'elle mit tout en œuvre pour le sauver. Après l'avoir gardé trois mois, elle fit un petit berceau de jonc, plaça l'enfant dedans, et fut l'exposer sur le bord du Nil, en priant sa sœur de se tenir entre les roseaux, pour savoir ce qui lui arriverait. Ce fut la fille même du roi, qui venait avec ses femmes pour se baigner, qui trouva l'enfant. elle fut si charmée de sa beauté, qu'elle voulut le faire élever comme

son fils, et le nomma *Moïse*, qui veut dire *préservé des eaux*. Jocabel même, sur l'avis de sa sœur, se présenta comme nourrice. L'enfant fut ensuite élevé dans le palais même de Pharaon.

64me. LEÇON.

Délivrance des Hébreux.

Ce fut ce même enfant préservé par miracle, qui, dans la suite, par l'ordre de Dieu, tira le peuple Hébreu de l'esclavage. Il vint trouver Pharaon pour lui en faire la proposition de la part de Dieu même; mais ce roi répondit qu'il ne le connaissait point; et, pour l'y contraindre, Moïse affligea l'Egypte de plusieurs malheurs, qu'on nomme les dix plaies d'Egypte. Pharaon enfin connut la puissance de Dieu, et permit aux Hébreux de se retirer avec tout ce qui leur appartenait; mais bientôt il s'en repentit, et résolut de les poursuivre. Arrivés dans un désert où ils ne voyaient, d'un côté, que la mer, et de l'autre, que l'armée ennemie, les Hébreux se crurent perdus; mais Moïse étendit sa verge

eur les eaux, et elles se séparèrent pour les laisser passer. Les Egyptiens crurent pouvoir suivre la même route : mais les eaux se rapprochant, ils périrent tous dans la mer. Dieu préserva son peuple d'une foule d'autres malheurs.

65me. *Leçon.*

Table des loix.

Les Hébreux furent souvent ingrats ; ils osèrent murmurer contre Moïse, et même contre Dieu. ils portèrent l'impiété jusqu'à renoncer à lui, pour adorer des idoles d'or et d'argent. Dieu ne se démentit point dans sa bonté ; il leur donna, par le moyen de Moïse, les lois qu'ils devaient suivre ; et, pour punition, il se contenta de les retenir dans le désert ; et ce ne fut que quarante ans après, et lorsque Moïse était mort, qu'ils entrèrent dans la terre promise, sous la conduite de Josué. Ils eurent plusieurs querelles à soutenir. Ils se conduisirent d'abord par leurs lois ; mais ensuite ils demandèrent des rois, et le prophète Samuel sacra Saül, qui eut pour successeur David, simple berger.

66me. *Leçon.*

Le Roi David.

Saül ayant désobéi à Dieu, perdit sa protection toute-puissante, qui fut transportée à David, le plus jeune fils d'Isaï, qui faisait paître ses troupeaux lorsque Samuel, par l'ordre du seigneur, le demanda pour le sacrer. Du moment que l'esprit du Seigneur s'était retiré de Saül, il était sans cesse sombre et tourmenté, et David fut appelé à sa cour pour jouer de la harpe devant lui; car il était fort habile sur cet instrument. Il rendit le repos à Saül, et s'en fit beaucoup aimer. Mais, après sa victoire sur le géant Goliath, qu'il tua d'un coup de pierre, Saül lui porta envie, et voulut le faire périr. Il lui refusa même sa fille qu'il avait promise au vainqueur, et ce ne fut qu'après qu'il eût été tué dans un combat contre les Philistins, que David fut reconnu pour roi des Juifs.

67me. LEÇON.

Mort d'Absalon.

David, loin de se réjouir du malheur de son ennemi, fit couper la tête à celui qui vint se vanter devant lui d'avoir tué Saül. Il régna ensuite avec gloire, jusqu'au moment où il fit de grandes fautes. Dieu alors l'abandonna quelque temps: ses enfans commirent des crimes, et Absalon voulut le détrôner. Il avait déjà remporté une victoire considérable sur son père; mais il fut défait à son tour, et en fuyant sur sa mule, ses cheveux s'embarrassèrent dans les branches d'un chêne, et il y resta suspendu. Joab le tua d'un coup de lance. David, oubliant l'avantage de la victoire, pleura la mort de son fils. Adonias, l'aîné de ses enfans, voyant sa grande vieillesse, voulut aussi se faire couronner; mais David fit sacrer Salomon, qui régna si glorieusement après lui.

68me. *Leçon.*

Annonciation de la Vierge.

Le temps que Dieu avait marqué pour répandre sa miséricorde sur les hommes étant arrivé, il envoya l'ange Gabriel vers la sainte vierge Marie, en Nazareth, où elle faisait sa demeure ordinaire. Elle était alors seule et en prières. L'ange parut devant elle, brillant de la lumière céleste : il la salua, en lui disant qu'elle était pleine de graces. Ces louanges la troublèrent ; mais il la rassura, en lui annonçant qu'elle enfanterait, par l'opération du Saint-Esprit, un fils qu'elle nommerait Jésus, qui serait grand, qui régnerait dans la maison de Jacob, qui serait assis sur le trône de David son père, et dont le royaume n'aurait point de fin. Marie ayant entendu ces paroles, s'humilia, et répondit, avec une parfaite résignation ; *Je suis la servante du Seigneur ; qu'il soit fait selon votre parole.* Comme elle était déjà avancée dans sa grossesse, un édit de l'empereur Auguste, qui ordonnait

le dénombrement des familles, la força d'aller avec son époux Joseph à Bethléem, où le messie devait naître, suivant les prophètes.

69me. LEÇON.

Naissance de Jesus-Christ.

JOSEPH et MARIE étaient pauvres. Quand ils arrivèrent à Bethléem, toutes les auberges étaient pleines; on ne voulut les recevoir nulle part; ils furent obligés de se réfugier dans une étable, où le messie, pour donner un grand exemple d'humilité, naquit sur la paille, près d'un âne et d'un bœuf. Dans la nuit même que la Vierge l'enfanta, il y avait aux environs des bergers qui gardaient leurs troupeaux, et qui, ayant été avertis par un ange, s'empressèrent de venir adorer, dans une étable, le roi du monde. Mais, comme il ne naissait pas que pour les Juifs, il se manifesta aussi aux gentils par une étoile qui leur apparut dans l'orient; et les mages reconnaissant par-là que le messie venait de naître, vinrent l'adorer et lui faire leurs offrandes.

70me. LEÇON.

Jésus parmi les Docteurs.

L'ENFANT JÉSUS croissait, dit l'Ecriture, en grace et en sagesse ; et il avait déjà douze ans, quand il alla une fois avec Joseph et Marie à Jérusalem passer l'octave de Pâques, suivant l'ordonnance de la loi. Ses parens partirent sans s'appercevoir qu'il était resté à Jérusalem ; ce ne fut que le soir qu'ils virent qu'il n'était ni parmi leurs parens, ni parmi leurs connaissances. Ils retournèrent sur leurs pas le lendemain, et le trouvèrent, le troisième jour, dans le temple, au milieu des docteurs de la loi, leur faisant des questions avec une si grande modestie, et répondant aux leurs avec tant de justesse, qu'ils en étaient remplis d'admiration. Marie, qui avait éprouvé la plus vive douleur, lui fit de tendres reproches, auxquels il répondit qu'il se devait aux services et aux intérêts de son père ; ensuite il la suivit avec obéissance à Nazareth.

71me. LEÇON.

Baptême de Jésus-Christ.

Jésus mena une vie obscure avec Joseph et Marie, jusqu'à l'âge de trente-deux ans. Ce fut alors qu'il se manifesta au monde. Jean-Baptiste, sortant du désert, où il avait vécu jusqu'à ce jour, parut sur le bord du Jourdain, prêcha la pénitence, et baptisa tous ceux qui vinrent à lui. Jésus, toujours humble, vint avec la foule ; mais St. Jean ne l'eut pas plutôt remarqué, qu'il se déclara indigne de le baptiser. Jésus lui dit que cette humiliation de sa part était nécessaire, et Jean le baptisa. Alors le ciel s'ouvrit, et Dieu fit descendre le St. Esprit sur Jésus-Christ, d'une manière visible et en forme de colombe. En même temps, on entendit une voix du ciel qui rendit ce témoignage : *Cest là mon fils bien aimé, en qui je trouve toutes mes délices.* Jésus-Christ se retira aussitôt pour se cacher ; mais St. Jean continua de parler de lui à tout le monde, et de l'annoncer comme le messie tant desiré.

72me. LEÇON.

Transfiguration de Jésus-Christ.

Jésus, déjà connu par les prodiges les plus étonnans, voulut fortifier la foi de ses disciples, en leur donnant une idée de sa gloire dans le ciel. Un jour il prit avec lui St. Pierre, St. Jean et St. Jacques, qu'il affectionnait le plus, et il les mena sur une haute montagne. Tandis qu'il priait, son visage devint éclatant comme le soleil, et ses vêtemens plus blancs que la neige. Moïse et Elie parurent en même-temps, et s'entretinrent avec lui. St. Pierre, transporté de joie, dit: Seigneur il fait bon ici; dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une autre pour Elie. Mais lorsqu'il parlait encore, une nuée éclatante les environna, et il en sortit une voix qui dit: *c'est là mon fils bien-aimé, écoutez-le.* Saisis de frayeur, les disciples tombèrent le visage contre terre; mais Jésus leur ayant dit de se lever, ils ne virent plus que lui.

73me. LEÇON.

La Cène.

La vertu est si persécutée par les méchans sur la terre, que Dieu lui-même, revêtu du corps d'un homme, trouva des ennemis. Les principaux des Juifs et les prêtres de la loi résolurent de perdre Jésus. Comme il ne l'ignorait point, il voulut faire auparavant la Cène avec ses disciples, c'est-à-dire manger l'agneau à la fête de Pâques, suivant l'ordonnance de la loi. Avant que l'on se mit à table, il s'abaissa jusqu'à laver lui-même les pieds de ses disciples, en leur disant : *Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez tous les uns aux autres ce que je vous ai fait moi-même.* Lorsqu'on eut quitté la table, Judas, l'un de ses disciples, qui le trahissait pour quelque argent, fut avertir les juifs qu'ils pouvaient le faire prendre.

74me. LEÇON.

Jésus au Jardin des Olives.

En quittant la salle du festin, J.-C. se rendit avec ses disciples sur la montagne des Olives. Il se fit suivre particulièrement de St. Pierre, St. Jacques et St. Jean; et ensuite, s'étant éloigné d'eux d'un jet de pierre, après leur avoir ordonné de veiller, il se mit en prières. Il supplia son père de ne lui point faire boire ce calice, et ajouta que sa volonté fût cependant faite, et non la sienne. Un ange vint le fortifier; il tomba alors le visage par terre, et il sortit de son corps une sueur de sang. Lorsqu'il revint à ses disciples, il les trouva endormis; il revint par trois fois les éveiller, mais à la troisième, Judas parut avec une grande troupe de gens armés, et il donna un baiser à Jésus, suivant le signal convenu, que celui qu'il baiserait serait celui qu'il fallait prendre. On se saisit de lui aussitôt; et Jésus, qui était la douceur même, ordonna à St. Pierre, qui

voulait le défendre, de remettre son épée dans le fourreau.

75me. *Leçon.*

Jésus-Christ devant Anne et Caïphe.

Les Juifs menèrent d'abord Jésus-Christ chez Anne, beau-père de Caïphe, qui, cette année-là, était grand-prêtre. C'est là qu'il reçut un soufflet d'un officier, qui trouva mauvais qu'il répondît avec liberté. On le conduisit ensuite chez le grand-prêtre Caïphe, qui lui ayant entendu confirmer ce qu'il avait déjà dit, qu'il pouvait détruire et rebâtir le temple en trois jours, déchira ses vêtemens en criant qu'il avait blasphêmé, et tout le monde répondit qu'il avait mérité la mort. Aussitôt chacun s'empressa de l'outrager; les soldats lui crachèrent au visage; et lui couvrant les yeux, ils lui disaient de prophétiser qui l'avait frappé. La nuit s'étant écoulée avec ces cruelles humiliations, on le conduisit au jour chez Pilate, pour qu'il le condamnât à la mort.

76me. LEÇON.

Flagellation.

Pilate, qui gouvernait pour les Romains, ne trouvant pas Jésus coupable, voulut le remettre aux Juifs, pour qu'ils le condamnassent suivant leur loi ; mais, dans leur acharnement criminel, ils produisirent de faux témoins, qui dirent que c'était un séditieux qui soulevait le peuple. Pilate l'ayant encore interrogé, répéta qu'il ne le trouvait point coupable ; alors ils crièrent de tous côtés : *Crucifiez-le ! crucifiez-le !* Dans cet embarras, Pilate envoya Jésus à Hérode, roi du pays, qui, s'étant attendu qu'il ferait devant lui quelque miracle, et se voyant trompé dans son attente, le méprisa et le regarda comme un fou qu'il renvoya à Pilate, qui rendit encore une fois témoignage de son innocence aux Juifs furieux. Ce témoignage ne fut pas mieux reçu que les précédens. Alors Pilate, pour les contenter, ordonna qu'il fût fouetté, afin qu'ils le laissassent vivre ensuite.

77me. LEÇON.

Voilà l'Homme.

Les soldats ajoutèrent l'insulte aux tourmens de la flagéllation : ils revêtirent Jésus d'une robe de pourpre, lui donnèrent un roseau pour sceptre ; et, lui ayant mis une couronne d'épine sur la tête, ils le saluèrent du titre de roi des Juifs ; enfin, ils le réduisirent en un tel état, que Pilate crut que sa présence seule adoucirait les Juifs. Il le leur amena, en disant : *Voilà l'Homme.* Alors ils crièrent plus que jamais : il leur proposa de le délivrer à cause de la fête de Pâques ; ils ne voulurent point l'écouter, et furent même jusqu'à accuser ce gouverneur d'être peu partisan des intérêts de l'empereur. Trop faible pour être juste il se fit apporter de l'eau, lava ses mains, pour dire qu'il était innocent de la mort de Jésus, et il le condamna à être crucifié.

78me. *Leçon.*

Portement de la Croix.

Enfin, les Juifs étaient maîtres de la personne de Jésus-Christ, et ils n'eurent plus d'autres desirs que d'exécuter l'arrêt de mort qu'ils avaient eu tant de peine à obtenir. Leur fureur ne pouvant souffrir de retard, ils le chargèrent aussitôt de sa croix, et le firent sortir en cet état de Jérusalem, pour aller au Mont Calvaire, qui était le lieu destiné aux supplices des scélérats. Mais voyant que Jésus-Christ, dont le corps était abattu par tant de travaux, succombait sous un aussi grand fardeau qu'était la croix qu'ils lui avaient imposée, ils engagèrent un homme, nommé Simon, à la porter derrière lui. Ce fut ainsi qu'il arriva au Calvaire parmi les insultes de tout un peuple qui le suivait.

79me. LEÇON.

Crucifiement.

Arrivés sur le Calvaire, on dépouilla Jésus, et on l'attacha sur la croix entre deux voleurs. Ses persécuteurs prirent alors plaisir à l'insulter. Toi, disaient-ils, qui détruis et rebâtis le temple en trois jours, que ne te sauves-tu donc ? Les soldats lui présentaient du vinaigre à boire. Il n'y eut pas même jusqu'aux larrons qui étaient crucifiés avec lui qui ne l'outragèrent; un des deux cependant ouvrit les yeux, et pria Jésus de se souvenir de lui quand il serait dans le royaume du ciel. Tandis qu'on l'accablait ainsi d'injures, Jésus-Christ ayant vu la Ste. Vierge au pied de sa croix avec St. Jean, il lui dit : *Femme, voilà votre fils* ; et à St. Jean : *Voilà votre mère.* Il jetta après un grand cri, et dit : *Mon père, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* Il se plaignit bientôt qu'il avait soif ; et après avoir pris un peu de vinaigre il recommanda son ame à son père, baissa la tête, et expira.

80me. *Leçon.*

Résurrection.

Plusieurs miracles manifestèrent à la mort de Jésus-Christ sa divinité. Joseph d'Arimathée et Nicodême demandèrent à Pilate son corps, et lui donnèrent la sépulture. Mais les Juifs demandèrent qu'on mit des gardes à son tombeau, dans la crainte qu'on ne l'enlevât, et qu'on ne dît ensuite qu'il était ressuscité. Le sépulcre fut donc gardé, et même on scella la pierre qui le couvrait. Mais, à la vue d'un ange plus brillant que le soleil, les gardes s'enfuirent, et Marie Magdeleine vit bientôt Jésus lui-même, sous la figure d'un jardinier, qui lui demanda ce qu'elle avait à pleurer. S'imaginant qu'on avait enlevé son divin maître, elle répondit que si c'était lui qui avait fait cette action, il lui apprît où il était caché. *Marie*! dit Jésus. A peine eut-il dit ce mot, qu'elle le reconnut, et fut apprendre à tous les disciples sa résurrection.

81me. *Leçon.*

Ascension au Ciel.

Jésus parut depuis ce jour plusieurs fois à ses disciples, qui le prirent d'abord pour un fantôme. Il but et mangea avec eux pour les convaincre entièrement. Enfin, le moment de quitter la terre étant arrivé, il vint au milieu d'eux, et leur déclara qu'il avait reçu de son père la toute-puissance dans le ciel et sur la terre. Il les envoya dans tout le monde prêcher l'évangile, baptiser toutes les nations, et leur apprendre à garder tout ce qu'il leur avait dit, leur promettant de demeurer toujours avec eux jusqu'à la fin des siècles. Après leur avoir fait ce commandement, il fut enlevé au ciel à leur yeux; et en montant, il étendit ses mains sur ses apôtres, il les bénit, et une nuée aussitôt le reçut et le cacha à ses disciples.

FIN.

586207
SBN